



L'ENTRE

2018/07·2020/2021

Sommaire

L. Reflet #4

E. Travail

N. Chantier

T. Exercice dystopique

R. Trace Critique

E. LIEU(X)

REFLET #4 : L'EMPLOI

Tous les deux mois, l'équipe de l'accompagnement artistique se retrouve à Mermoz pour une semaine de travail autour d'une thématique spécifique. Nous avons intitulé ces temps des REFLETS.

À quoi sommes nous employés et à quoi nous employons-nous? Volontairement provocatrice, la question s'invite dans le projet d'accompagnement artistique depuis une réflexion sur les métiers de la démolition et les perspectives d'emplois lorsqu'un quartier, Mermoz, s'apprête à être transformé. Puis, elle s'élargit. Dans un contexte de rénovation, chaque chose semble devenir un instrument dans la perspective d'un renouveau symbolisé par le projet urbain.

Quartier, Conseils citoyens, Habitant·e·s, Commerçant·e·s, Client·e·s, Espaces publics, Artistes, Demandeurs d'asiles... À la manière d'un théâtre, peut-être trop classique, chaque élément se voit assigné à un rôle selon une morphologie sociale et politique, selon la perception d'un metteur en scène et d'une pièce écrite à l'avance (participation, concertation, marketing territorial). Peut-être la pièce a-t-elle même déjà été jouée auparavant. Au Nord ? à la Duchère ?

Mais la médaille du projet urbain comporte une seconde face, moins caricaturale peut-être, celle du chantier, d'une réalité vécue, qui contraste avec les projections et les fictions entretenues par le projet urbain. Le chantier infuse dans les quotidiens, les pratiques, par les odeurs, les bruits, les poussières et les souvenirs. Par les images, celles de terrasses et de trottoirs fluorescent·e·s, de palissades ou encore de scènes de mobilier, de ferrailles, de planches jetées par un ouvrier du troisième étage d'un appartement en voie de démolition. Ou encore par des déviations ou des passages de fortune, pour contourner des espaces familiers devenus dangereux pour les passant·e·s.

REFLET #4 : L'EMPLOI

Dans ce « décor », l'emploi renvoie immédiatement au travail. À celui en train de se faire, que l'on croise en traversant le chantier en prenant sa pause déjeuner, sans nécessairement avoir le temps de le regarder, de l'écouter et de penser la manière dont nous y appartenons. De l'appréhender autrement que depuis la manière dont il nous est imposé, qu'il s'adresse à nous ou à d'autres. Le chantier touche autant à la vie de quartier, au comptoir bondé d'une épicerie implantée depuis vingt ans, qu'à son devenir, dans l'espace d'une franchise bio, fraîchement installée aux pieds des nouveaux bâtiments, et qui désespère de ne voir la porte coulissante automatique s'ouvrir frénétiquement.

Comment alors ne pas nous interroger nous-même sur le sens de notre travail, de notre emploi. Nous, qui sommes la caution artistique du chantier. L'accompagnement artistique entre une réalité vécue, d'abord par les autres, et une fiction, celle qui nous gouverne, et qui nous rémunère. Depuis l'appartement et le garage que nous occupons, à la Gastonnerie (rue Gaston Cotte), nous sommes autant les acteurs et les spectateurs du chantier. Actrices et spectatrices de la manière dont les choses semblent irrémédiablement suivre leurs cours d'un côté comme de l'autre du trottoir, qu'ils soient le lieu de rendez-vous quotidiens entre amis, celui d'un travail en CDD ou en interim, celui de l'habité passé, présent ou à venir.

C'est ainsi que nous avons souhaité déployer notre constellation d'outils (Entretiens sauvages, ciné garage, docu-vidéo, moments théâtraux, permanences de recherches) sur cette nouvelle semaine de Reflet, interrogeant le quartier depuis ce qui le travaille, le pré-occupe.

Dans L'entre vous trouverez des objets à découper, n'hésitez pas à vous en saisir et à nous rejoindre au 1 rue Gaston Cotte sur les prochains Reflets pour des projections, des écritures, des des échanges...

REFLET #4 : L'EMPLOI

Moment théâtral - Mermoz Reflet #4 Emploi 11 juillet 2020 - **Document de travail**

Danse du travail

Choregraphie collective à inventer avec des gestes et des bruitages en rapport au travail, à l'usine, travail à la chaîne, pelleteuse, grues, outils .. etc. Créer une grande machine de mouvement sur la base de l'exercice du Choryphée, qu'on a expérimenté pendant le training de mercredi.

Si répétition en extérieur : possibilités d'intégrer les enfants qui jouent dans le square, les passant.e.s, les volontaires à cette recherche.

Transition :

Les gestes communs s'arrêtent. Chacun.e continue à faire des mouvements répétitifs individuels. Jusqu'à devenir une cacophonie de pantins désarticulés, qui finissent par se diriger vers les périphéries (de l'espace scénique) comme des machines cassées qui vont au rebut. Reste une personne au centre qui continue sa mécanique en faisant des gestes de plus en plus petits, jusqu'à glisser vers un geste de travail réaliste. (ex : se met à balayer l'espace public, ou à démolir un cube, ou à construire quelque chose)

VOUS EN CONNAISSEZ BEAUCOUP DES GENS QUI AIMENT LEUR TRAVAIL ?

Scène à 2 à inventer à partir de l'inter d'Isabelle avec le commerçant, entre autres.

L'acteur.ice qui est resté.e au centre et qui travaille est pris.e à parti par un.e passant.e qui s'intéresse à son travail et lui pose des questions : Qu'est ce que vous faites ? Pourquoi ? Combien d'heure par jour ? Par semaine ? Par mois ? Par an ? Depuis combien de temps ? Pour quel salaire ? Est-ce que ça vous plaît ? Quel était votre rêve de gosse ? Le métier de vos parents ? Votre parcours scolaire ? Professionnel ? Privé ? Si vous pouviez changer de travail d'un coup de baguette magique ?... etc

Poème à intégrer à la scène :

" Travailler c'est trop dangereux
On peut se casser un rêve au travail
Se fouler une envie d'autre chose
S'arrêter de grandir aussi si on travaille trop."
(Poème de Pierre Soletti)

Transition :

Une personne circule parmi les spectateur.rice.s avec un saladier de poème (comme un.e distributeur.ice de glaces/pop-corn au cinéma). Il propose à quelqu'un de piocher un poème et de le lire à haute voix. Elle est éventuellement suivie partout par un.e "nettoyeur.se" qui vaporise du gel hydro-alcoolique frénétiquement sur le saladier, les poèmes, les vêtements des gens... etc.



TRAVAIL



Extrait de journal

Lundi 6 juillet 2020

Malgré un planning serré, nous commençons la matinée par un temps de discussion. Isabelle a amené un livre qui sera mon compagnon pour la journée. Nous le parcourons, Isabelle fait des lectures à hautes voix, Laurène marque des mots sur le mur. Ces deux "actions" m'accompagneront dans la passation d'interview. Je retiens des poèmes un mode d'intervention et les mots de Laurène comme des accroches dans l'interview : odeur, chantier, rentabilité, chronomètres... 5 interviews au total aujourd'hui, toute plus singulière les unes que les autres, très masculines. Chaque entretien vient raconter des histoires complexes, poétiques, dramatiques, heureuses et malheureuses, des mélancolies, des guerres et des dictatures. Elles sont, malgré cela, racontées simplement, sans effusion et toujours avec beaucoup de générosité. Je ressens peu de retenu et peu de méfiance et, avec ces inconnu·e·s, j'ai l'impression à chaque fois de partager un moment sincère. La journée est éprouvante.

Ces entretiens je ne les vois pas comme sociologiques, même si leur portée sociologique est réelle. Ils sont toujours un prétexte. Leur contenu me berce, me porte, m'affecte et je laisse faire. Je suis toujours mal à l'aise avec l'entretien. Je l'ai banni de ma méthode en sociologie, mais avec Turpaux je l'ai toujours utilisé "pour autre chose" et c'est ainsi aussi avec Mémento. Je me cramponne au livre d'Isabelle et en écoutant les mots, les paroles, je feuillette pour trouver un poème qui semble, à la vue du titre et de la forme (pas trop long), pouvoir correspondre au moment. Je crois me sentir mieux mais, là encore, quelque chose se rejoue. Je me sens comme le blanc qui prêcherait la bonne poésie. Pourtant, je n'y connais rien, je n'ai quasiment jamais lu de poésie, je ne sais pas ce que je lis, je suis juste en confiance (presque en confiance) avec l'objet et avec les situations. Sur deux entretiens, ce sont les personnes interrogées qui lisent aussi, en plus de se livrer généreusement, elles se risquent là encore. Laurène en lit un également : Os. Il vient parler de corps de fatigue au moment même où la personne que nous interrogeons se met à parler d'hernie discale. La coïncidence est trop belle, le propos lui est lourd.

Les paroles que nous recueillons s'interpellent, elles se contredisent et avec elles, j'entends un long cri, silencieux qui vient du monde. Vietnam, Mermoz Nord-Sud, le centre social, Burundi, Congo, Bourgogne, Pologne. Ce cri l'habite, habite Mermoz, le travail meurtri, et l'enfante pour reprendre ce que j'ai retenu de l'introduction de l'antologie rédigée par Isabelle Krzywowski.

LA RENTABILITÉ

LA PAUSE

LA SANTÉ

LA ROUTINE

LE CHRONOMÈTRE

L'ODEUR

L'ÉPUISEMENT

LE CHANTIER

LA TRAJECTOIRE

LE CONTRÔLE

POÈME À TROU

Bonjour je m'appelle.....
Je suis né.e à,
À l'époque, ma mère était.....
Et mon père

Quand j'étais petit.e, on me demandait parfois :
Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand.e ?
Je répondais que je voulais être.....
Ou
Mais je crois qu'au fond de moi je rêvais.....
.....

Et puis les études sont arrivées et là on m'a demandé :
Quel métier voudrais tu faire ?
Je me suis lancé dans des études de.....
Où je me suis senti.e.....
.....
.....

Mon premier emploi fut
Mon salaire était de

Aujourd'hui mon travail au quotidien c'est.....
.....
.....

Sur mon bulletin de paie,
mon emploi c'est :.....
Mon statut c'est

Mais je considère que mon métier c'est.....
.....



Portrait d'un boucher

Bonjour, tout le monde me connaît ici.

Ici. Ici, c'est le quartier, pour que je vous fasse comprendre ce que c'est que le quartier, il faudrait qu'on ait une demi-journée devant nous.

Il faudrait que je vous parle de la pression sociale pour les femmes, je sais ce que c'est, c'est pour ça que je n'engage pas de femmes, c'est trop difficile pour elles, pourtant je n'ai rien contre les femmes et j'ai une fille.

Il faudrait que je vous parle du renouvellement urbain, de la baisse des logements sociaux au profit des achats. L'arrivée de proprios, ça va être mi-figue mi-raisin.

Il faudrait que je vous parle sans la vitre en plexi, sans le bruit des frigos et de la clim, sans les morceaux de viande entre vous et moi, sans les clients qui entrent et passent commande de quelques tranches, sans qu'il soit 9h du matin et que je sois déjà là debout depuis 7H.

Ici c'est ma boutique, elle a été créée en 2004, moi j'ai pris la gérance en 2007. On fait épicerie et boucherie. Je suis boucher. Je suis le responsable, je suis cadre, je suis le gérant, le boss si vous voulez. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que je fais des heures pas possible. Ça veut dire que j'ai des problèmes, j'ai le problème de trouver des salariés viables, non je n'ai pas dit fiables, j'ai dit viables dans le sens où je voudrais qu'ils vivent un temps long dans la boutique.

Je suis le boss ça veut dire aussi que je m'exploite moi-même, je m'exploite moi-même, si vous comprenez ça, vous avez tout compris.

Sinon, le commerce ça marche, c'est pas ça le problème.

Si vous me proposez d'être ma fée et de me laisser choisir mon emploi, là, tout de suite, je vous réponds que je veux être rentier. J'ai 40 ans et je voudrais être rentier. J'ai une femme et des enfants à nourrir c'est pour ça que je continue boucher, parce que je n'ai pas le choix. On habite dans un autre quartier.

Quand j'étais môme, je voulais être policier ou pompier comme tous les mômes.

Mon premier travail payé, ça a été en intérim, j'avais 18 ans, l'âge légal pour avoir une fiche de paie, je déroulais de gros rouleaux de câble électrique. Et puis j'ai appris la boucherie, sur le tas. A l'époque, il n'y avait pas besoin d'un diplôme, il suffisait de montrer cinq fiches de paie en tant que boucher pour le devenir. Donc je suis devenu boucher. Je suis boucher. Mon travail c'est la viande. Ici c'est tout Halal mais, Halal ça veut tout dire et rien dire, ce n'est pas une appellation d'origine comme le bio ! D'ailleurs tout type de gens achètent ici.

Mon père. Mon père était maçon. Maman elle, elle était mère au foyer. Je suis né dans l'Isère à Bourgoin. Vous me demandez si mon père aimait son métier ? Ça existe des gens qui aiment leur métier ? Vous aimez votre métier ? Ah bon ? Vous aimez votre métier ? Vous aimez votre métier ?

Ces propos ont été cueillis et cuits par IsPack

> PROCHAINES ÉTAPES

De 2019 à mi-2021 :

- Études pour l'aménagement des espaces publics
- Concertation avec les habitants.
- Poursuite des relogements.
- Premières interventions sur le GrandLyon Habitat : démolition, résidentialisations et reconstructions par extension des bâtiments



DU PROJET URBAIN

à partir de mi-2021 :

tout des travaux d'espaces publics.

des interventions sur les logements de

État.

missions des nouveaux immeubles

> S'INFORMER SUR LE PROJET

Mission entrée Est, 170 avenue Général Frère

4 72 76 31 00

mission.entree.est@mairie-lyon.fr

mairie-lyon.fr

> S'INFORMER

Les conseils

de 9h à 11h

Habitat, 16



Ma pire expérience professionnelle

«Ma pire expérience de travail a été quand j'ai intégré un supermarché d'une chaîne suisse. Car je suis née et j'ai vécue jusqu'à mes 21 ans à la frontière Franco-Suisse.

La haute-savoie, banlieue de la riche Suisse.

Là où toutes les immigrations sont fortes, en permanence.

Là où tu es riche ou pauvre.

Là où le travail honnête n'est pas ou peu rentable.

Là où au feu tricolore tu te retrouves à côté de Porsche, Hummer et autres Jaguar.

Là où tu dois être belles ou beaux parleurs.

Là où tu dois faire des « coups ».

Là où tu n'as que ça devant les yeux.

Ce fossé qu'il y a entre toi et la maison-jardin-piscine de tes voisin·e·s.

Ma pire expérience légale donc.

J'avais 19 ans quand j'ai intégré le rayon des produits laitiers et desserts de ce supermarché en centre commerciale.

Je devais me réveiller à 3h15 pour embaucher une heure plus tard. Parfois je ne dormais pas du tout puisque je rentrais de soirée à 2h. Alors, j'allumais la télé et je zappais jusqu'à ce que mon réveille sonne : 3h15.

Je raccordais mon visage avec un peu de maquillage, je buvais deux ou trois cafés. Je sortais de l'immeuble, le casque déjà bien enfoncé sur la tête, et je retirais l'anti-vol de mon scooter en essayant de faire le moins de bruit possible, pour ne pas me faire remarquer. Je prenais une démarche et une attitude à la fois virile et féline. J'essayais de passer le moins de temps possible sur le trajet de chez mes parents à mon emploi.

Mon responsable m'avait conseillé d'être rapide et sur le qui-vive sur le trajet, encore plus quand je garerai mon scooter au fond du parking du centre commercial : « ...À ces heures là on sait pas qui peut y être...Ce qui peut se passer... Une fois, une employée a été prise en chasse dans le parking par un homme en voiture... Il s'amusait à lui rentrer dedans. On s'en est rendu compte au bout de 30 minutes, quand le responsable de rayon a signalé son absence. L'agent de sécurité a alors informé qu'il se passait quelque chose de bizarre dans le parking. Le temps qu'il descende ça faisait bien 30 minutes que notre employée tournait en rond dans le parking l'homme à ses trousses. ».

Là, Haute-Savoie.

Me déplacer jusqu'à mon lieu de travail était donc un temps suspendu dans les rues abandonnées au sommeil. Je filais, grillant prudemment les feux pour éviter au maximum de devenir immobile et risquer les éventuelles mauvaises rencontres.

Mon responsable avait également bien insisté sur le fait de respecter le badgeur.

«RESPECTER LE BADGEUR....».

La pointeuse quoi! Le terme pointeuse semblait ne pas être assez noble pour être utilisé. Trop culture ouvrière!? Trop culture de l'usine!? Trop culture de l'ancien!? L'action restait pourtant la même : avoir une preuve que l'employé·e s'était bien pointée à l'embauche à l'heure.

En deux jours, j'étais au point.

J'avais optimisé mon temps de présence.

Je devais avoir garé mon scooter tout au fond du parking du centre commerciale, à côté des voitures des autres employé·e·s, au plus tard à 4h08.

Ensuite je devais emprunter la porte de service/livraison. J'avais le choix entre le monte charge et l'escalier. Je prenais toujours les escaliers dont les murs étaient hauts et froids, éclairés par un néon et menaient jusqu'à une porte. Celle-ci donnait sur un long, un très long couloir qui me faisait passer devant la salle de pause. Là, l'odeur de café soluble s'échappait par la seule petite fenêtre qui donnait sur l'autoroute : direction du soleil ou direction Genève.

Il était 4h10 quand j'entrais dans les vestiaires pour déposer mon sac et mon casque dans mon casier. Celui qui était sans nom, car affilié à des embauches à l'essai, de passage, en CDD. J'enfilais une polaire et par dessus j'ajoutais la blouse de l'enseigne. En sortant j'accédais à l'espace bureau, je badgeais enfin à 4h12 et suivais la flèche : « Rayons ».

Il était 4h14 quand je suivais les lignes.

Suivre les trainées d'eau sur les carreaux lavés par la machine auto laveuse.

Suivre le bruit de l'engin roulant.

Saluer furtivement quelques employé·e·s au rayon légumes/fruits, biscuits, boucherie/charcuterie, fromages «mais attention pas de manière trop chaleureuse ou ostensible » m'avait dit le responsable, «Vous êtes filmé·e·s ici, partout, tout le temps, même dans les réserves».

Enfin j'arrivais dans mon rayon produits laitiers et crèmes desserts.

Je saluais mes collègues à 4h15 précises.

La réception des marchandises se faisait jusqu'à 5h30/6h00. On devait transférer les palettes remplies de produits des camions, à nos rayons. Trier les produits devant les frigos pour les dispatcher

Toujours commencer par retirer les produits qui étaient au fond du frigo/

Regarder les dates de péremption/

Retirer les produits invendables/

Recharger les rangées de produits fraîchement arrivés tout au fond/

Caler les dates intermédiaires en avant /

Mettre en façade les produits à date courte : « Une manière de pousser la clientèle à prendre le premier produit sous la main » disait le responsable.

Et nos mains à nous? Celle d'Habiba, de Franck?

Ma pire expérience professionnelle

Nous devons faire ces gestes répétés deux fois quatre heures par jours, dans des frigos à cinq degrés, six jours d'affilés.

Rapidement, j'ai eu des « Packaging » de produits détestés.

Les fameuses crème dessert chocolat, vanille, café, pistache... pour lesquelles tout le monde se lève.

Les pots par 4 sont en plastiques dont les bords sont extrêmement tranchants.

Impossible de se douter de la dangerosité de ce emballage quand on est un·e simple client·e.

Mais charger des rayons entiers de paques de 4, enfoncer son bras entier jusqu'à épaule pour aller les caler au fond du rayon entre les rangées, c'est risquer les blessures sur les bras, les poignets, les doigts. Au début des petites griffures mais les jours s'accumulant, le froid s'inscrit vite sur le derme et le fragilise, et puis dans les os et rapidement les crèmes pour le soin des mains ne suffisent plus.

Au bout d'une semaine, à la pause café de 10h15 j'en ai parlé à mes collègues. Habiba et Franck me rétorquèrent que ça faisait deux ans qu'ils en réclamaient, qu'il ne s'était rien passé. Je suis allée m'asseoir dans le bureau de notre responsable pour lui faire une demande simple concise : 2 paires de gants professionnelles chauds de la taille S à XXL à renouveler 1 à 2 fois par an.

J'ai du avoir l'air suffisamment sûre de moi en disant que ces conditions de travail n'étaient pas acceptables. Une semaine plus tard nous recevions un carton de gant.

Quand je dis que c'est ma pire expérience professionnelle c'est surtout parce que je suis repassée dans ce même rayon laitier et desserts, 5 ans après.

J'y ai revu mes collègues de l'époque, le sourire aux lèvres mais l'air un peu plus fatigué·e·s encore. Mes yeux se sont posés sur les rangées de packs de quatre crèmes chocolat puis mon regard a glissé sur les mains d'Habiba qui a mis ses mains dans ses poches.

Elle portait les mêmes gants qu'à l'époque où j'ai quitté le rayon, ils étaient troués, usés et assurément rafistolés par ses soins.

Cinq ans après.



CHANTIER





Extrait de journal

Jeudi 2 juillet

Dans l'optique de ce rendez-vous qui n'aura pas lieu finalement, je prends enfin le temps de lire l'article de Marie-Kenza Bouhaddou dans la revue de la-bo-cité. C'est, pour l'instant, la seule trace que j'ai de son travail. Quelle trace ! J'y retrouve une mention du texte de Pascal sur la disponibilité, mais, plus encore, une citation de Lise Serra, dont j'entends parler au comité scientifique, sur la question du chantier, puis, que j'évoque à Étienne, qui me dit l'avoir eu comme prof. Marie-Kenza Bouhaddou cite la thèse de cette dernière lorsqu'elle énonce que le chantier est composée de plusieurs espaces temps technique, sociale et symbolique. En développant son propos, un peu plus loin, M-K Bouhaddou nous dit : « À l'inverse d'un chantier traditionnel, espace quasi sacré et fermé d'expertises, inscrit dans une temporalité fixée à l'avance et conduisant à la réalisation d'un objet architectural ou urbain, le chantier artistique n'est pas véritablement circonscrit dans le temps et l'espace. Il accepte l'incertitude et se déploie dans les interstices (matériels et temporels) laissés par le projet urbain et dans l'attente de ce dernier. »

Ce passage fait le lien entre cette question du chantier d'un point de vue architectural, et son déplacement vers ce que Marie-Kenza Bouhaddou distingue comme le chantier artistique, en faisant référence au travail avec Thierry Boutonnier qui, par nature, amène une dimension « chantier » (construction de cabane, transplantation de végétaux, apprentissages...).

Dans les deux textes, un propos commun, celui du rapport entre projet urbain (projection voire fiction) / Chantier (réalité vécue). Pour autant que le chantier ait un début et une fin dans une approche restreinte, l'approche du chantier de Lise Serra me semble plus extensive. Elle donne à l'entendre ou à le lire au-delà de l'espace circonscrit et d'une temporalité bien définie.

Bien sûr les liens avec l'accompagnement artistique sont tout trouvés, le travail des Pourquoi Pas !?, les propositions d'Anne-sophie, la palissade, les traçages au sol, les différentes thématiques abordées. Notre travail est empreint de chantier. Là encore je saisis de « l'entre » sans nécessairement distinguer le chantier artistique du chantier dans le cadre d'un projet urbain. En tout cas, en ce qui concerne notre accompagnement artistique. D'une certaine manière, notre pratique s'inscrit dans le chantier, elle en prend les formes, les codes

et les détourne, pour reprendre les termes d'Étienne concernant notre futur marquage et le marquage des réseaux que l'on retrouve généralement, et particulièrement, en période de travaux. Cela rejoint l'idée de Taskscape que dessine le chantier et que Lise Serra emprunte à Tim Ingold pour évoquer le chantier et la dimension paysagère, qui emprunte plus au chantier, des différentes tâches, métiers qu'il convoque et des images associés à ces «taches» (grue, signalétique, déchets, odeur, nuisances sonore, couleurs flash...) qu'à l'idée de pays.

Références :

- Nicolas-Le Strat, Pascal. (2018). Le chantier et ses zones d'attraction temporaire». article en ligne en date du 2 juin 2018. <https://www.pnls.fabriquesdesociologie.net/disponibilite-le-chantier-et-ses-zones-dattraction-temporaire/>
- Bouhadou, Marie-Kenza. (2019). Attente(s) et incertitude(s), le terreau de «Prenez Racines».
- Serra, Lise. (2017). Images de villes, images de chantier. <http://www.revue-urbanites.fr/9-images-de-villes-images-de-chantiers/?preview=true>
- Serra Lise, (2014). Le chantier comme projet urbain. Les cahiers de la recherche architecturale. Trajectoires doctorales 2. <https://doi.org/10.4000/crau.361>



Vendredi 3 juillet

Nous enchaînons avec AnneSophie, après une discussion brève, mais intense sur la friche Lamartine, par un moment de marquage au sol. Louis nous a rejoint, nous partons dans l'espace public. Anne-Sophie est à l'initiative, je suis un peu "pato", à moitié sur le départ, un peu suiveur pour une mission dont je ne verrai que les prémices. Je prends des photos pour anticiper l'Entre, car la semaine va être chargée. Les premiers marquages au sol faits je m'en vais. Je m'attarde aux alentours pour prendre une photo de ce qui a pour moi trait au "chantier" suite à la lecture de deux textes de Lise Serra. Mon horizon s'ouvre suite à cette lecture et ma perception de la ville, de Mermoz et de notre pratique aussi. Je mesure aussi comment la sensibilité d'Anne-Sophie nous amène au cœur de cette ville sensible de ces perçues sensible de l'environnement. Je reviens, pour moi-même sur ses différentes propositions qui me donnent un

- Le trois juillet on a rendez-vous avec IP. Dans la foulée, on peut faire le marquage au sol. Plutôt l'après-midi. On fait différents pochoirs jusqu'à un programme affiché sur un mur ou sur un réverbère.

- Imaginer des systèmes d'accroche universels. On trouve des points stratégiques (qui se voient bien) environ 15. On regarde où ils sont placés et on fait des pointillés ou le pochoir jusqu'au programme. Relativement doux pour l'espace public et cela évite de dépenser trop.

Laurène : Y a des restes à bricologis de peinture naturelle blanche qui s'efface.

- Est-ce que c'est possible de faire un pochoir Mermoz comme la dalle ?

- Si c'est sur la route il vaut mieux que ce soit un pochoir.

- Quel temps ? Quelle matière ?

- Compliqué avant la semaine prochaine. Sinon on peut faire cela Lundi. Faire un tour dans le jardin pour voir ce qu'il y a et ce que l'on peut faire.

Etienne : Faire comme le truc du ciné, percer et ça peut faire les pointillés.

- Il faut qu'on garde cette typo Mermoz. Possibilité de redonner de la valeur à ce terme et il faut que l'on intègre UFR. Ca fait un peu parti politique

- Pourquoi pas Reflet ?

- Ok pour Reflet. On pourra le réutiliser et changer le numéro.

- En négatif ou en positif ?

- Pochoir classique. On peut venir le faire à Bricologis.

- Jusqu'ici ce n'est pas la même typo pour le REFLET.

- On vient pour 15 heures à Bricologis. On ira ensuite poser la bombe après notre rendez-vous avec IP. On essaiera de trouver du rouge brique

Extrait de «Compte Rendu incomplet de la réunion du mercredi matin à mermoz,UFR
1/07/20, Communication dans l'espace public »



TRACE CRITIQUE

Note 1 : Diffusion/Infusion

D'abord, certains retours donnent à réfléchir à la question de la diffusion en dérivant sur l'idée d'infusion. Sans aller plus loin, quelques éléments sur le site CNRTL :

- Diffuser

Répandre de façon uniforme dans toutes les directions. (Emploi trans)
Propager dans un large public par les moyens d'information.
Transmettre par le moyen des ondes radio-électriques (spéc, TECHNOL)
Se répandre en tous sens dans le milieu ambiant. (Chim)

- Infuser

Faire tremper pendant un temps plus ou moins long une substance dans un liquide afin que celui-ci s'en imprègne
Faire pénétrer une substance liquide dans un corps
Faire pénétrer en insufflant.
Le produit d'une infusion.

Note 3 : Esthétiques invitantes

Il est question dans ces retours d'inviter d'autres lexiques. Cela me donne encore à penser le langage du groupe que nous constituons, et comment l'invitation est écrite, depuis quelle parole, depuis quelle envie. Et, si l'on reprend les termes de Martine Bodineau, depuis quelles représentations du monde? Quelles formes d'invitations produisons-nous déjà au travers des « objets » produits, comme le souligne Etienne en revenant sur le passage où il est question des formes qui émergent à la croisée de nos aspirations. Comment mots et objets « parlent d'eux-mêmes », des esthétiques invitantes ?

Extrait de : Trace Critique

SMS DU METIER

A quoi emploie-t-on nos énergies?

Ici, je m'échine à faire dire quelque chose aux bâtiments que je conçois. Pour tout le monde, un immeuble est un immeuble. Il sert à se loger, à habiter, à élever ses enfants. Moi, je dois m'en servir pour créer de l'urbanité, pour « tenir la rue », rendre lisible le tissu bâti, faire ville.

Et je ne parle même pas de ce que peut raconter ce simple immeuble quand il s'agit de promouvoir l'attractivité du quartier et l'image de marque du territoire dans la bouche du politique. Pour moi, c'est ce dont parle l'employabilité. Ici, c'est facile ; l'immeuble n'a pas son mot à dire, on parle pour lui. On emploie sa forme à rendre le quartier moins anxigène, ses matériaux à prôner des préoccupations écologiques, son prix à faire le jeu de la mixité sociale avec ses gagnants et ses perdants.

Et en creux, on emploie les vieux immeubles à devenir les témoins malgré eux d'une époque révolue, on les met à nu pour mieux pointer leurs défauts et leur désuétude. A l'autopsie, on les cure pour prouver que jusqu'au squelette ils sont malsains, truffés d'amiante. La prochaine génération sera mieux bâtie, nourrie aux fibres bio et bien plus équilibrée dans ses proportions.

Cette semaine, ce ne sont pas à des immeubles que l'on donne la parole, mais à des femmes et des hommes, habitants et usagers, travailleurs ou en recherche d'emploi, pour justement qu'ils nous racontent à quoi ils s'emploient ou comment ils se sentent employés.

Si les immeubles parlaient, peut être refuseraient-ils d'être assignés à résidence...





REFLET